

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 34

Artikel: Apothéose
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques instants plus tard, on sonne. C'est la sœur de Mme ***.

— Madame n'est pas à la maison, fait la bonne, fidèle à la consigne.

Le soir, sa maîtresse lui demande s'il est venu quelqu'un.

— Oui, madame, entre autres mademoiselle votre sœur.

— Et vous l'avez renvoyée?...

— Madame m'avait recommandé de...

— Oui, oui, c'est convenu; mais pour ma sœur ce n'est pas la même chose. Je vous avais bien dit, il y a quelques semaines, qu'elle devait toujours être reçue.

Deux ou trois jours après, madame *** était absente. Sa sœur vient la demander.

— Si mademoiselle veut bien entrer.

La visiteuse cherche en vain, dans toutes les chambres, la maîtresse de maison, puis revient vers la bonne.

— Mais, Sophie, où donc est ma sœur?

— Madame est sortie.

— Alors?...

— Ah! c'est que madame m'a bien dit que pour mademoiselle elle est toujours là.

LES GRANDS MOYENS

MONSIEUR... mettons X., pour ne pas le nommer, avait depuis deux mois sa belle-mère, une dame russe, en visite.

Le pays est beau, il est sûr; le logis est enchanter, en plein soleil, avec le lac étincelant et les Alpes splendides comme toile de fond; la table est bonne, le lit douillet, la fille toute de prévention pour sa mère, le gendre supportable. La bonne maman, ravie, semblait ne plus songer à l'heure du départ.

Mais bien qu'il n'y ait pas eu le moindre accroc, M. X... commençait à s'impatienter de cette vie à trois, qui menaçait de s'éterniser; et il pressentait avec terreur le moment où l'huile manquerait dans les rouages... Alors, gare les frottements!

Le contact est toujours très délicat entre belle-mère et gendre. Les cas sont rares, très rares, où ce dernier peut dire, comme l'autre jour une de nos connaissances: « Ma belle-mère! je l'aime mieux que sa fille. » Et c'est heureux, en somme; car... enfin... ce n'est pas sa belle-mère qu'on épouse.

Seule, la crainte de causer de la peine à sa femme et d'amener la bisbille dans le ménage avait jusqu'alors empêché M. X. d'inviter gen-

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

APOTHEOSE

PEU d'hommes illustres ont été plus sévèrement jugés par la postérité que Napoléon I^{er}, mais peu d'hommes aussi ont tracé dans le champ de l'histoire un sillon plus profond et exercé dans le monde entier un prestige plus grand et plus durable.

En dépit du chemin immense parcouru par l'humanité, dans tous les domaines, depuis la cruelle expiation de Sainte-Hélène, l'auréole de gloire qui ceint le nom de Bonaparte, lente à pâlir, brille toujours à l'horizon lointain, et son éclat a franchi le seuil du nouveau siècle.

Nous autres, Vaudois, avons tout particulièrement sujet de garder à la mémoire du « petit caporal » un souvenir reconnaissant; c'est pourquoi nous pensons être agréable à beaucoup de nos lecteurs en reproduisant ici certains passages d'une belle page, peu connue, croyons-nous, de Victor Hugo, sur les funérailles de Napoléon I^{er}. Cette page se trouve dans le volume « Choses vues ».

timent sa belle-mère à s'en aller retrouver les bombes du pays natal.

Cependant, une sage prudence commandait d'aviser. Mais, que faire?... Que faire?...

Un soir que le gendre s'ouvrira de ses angoisses à l'un de ses amis, fonctionnaire de police, celui-ci, après un moment de silence, s'écria :

— Mon cher, j'ai ton moyen. Tu es sauvé! Laisse-moi faire et surtout n'interviens pas, quoiqu'il arrive. Il y a du succès... Ta belle-mère est Russe, dis-tu?

— Oui... Pourquoi?...

— Ne t'inquiète pas. Ça va bien!

*

Le lendemain, tandis que M. X. était à ses affaires, un agent de police se présente à son domicile. Madame vient répondre.

— Bonjour, madame, vous avez des étrangers en pension chez vous?

— Non pas.

— En séjour, alors?...

— J'ai ma mère, qui est Russe; elle est ici depuis deux mois.

— Madame votre mère a ses papiers en règle?...

Madame, effrayée :

— Je ne sais pas... je suppose... Mais qu'a-t-elle donc fait?...

— Oh! rien; rien que je sache, du moins; seulement... n'est-ce pas... c'est pour le contrôle.

— Si vous voulez bien attendre un moment, ma mère est justement dans sa chambre. Je vais lui demander. Entrez, je vous prie.

Un instant après, madame revient, accompagnée de sa mère, toute tremblante d'inquiétude et d'émotion.

— Mon Dieu, monsieur, dit celle-ci, s'adressant à l'agent de police, je suis venue en visite chez ma fille et... Je ne pensais rester ici que trois semaines, mais les beautés et l'agrément du pays, les circonstances, les sollicitations de ma fille... et de mon gendre, m'ont engagée à prolonger mon séjour... Je n'ai pas de papiers.

— Ah!... madame n'a pas de papiers? fait l'agent en hochant la tête et en se frottant le menton... Oué!... Oué!... C'est grave!...

— Mais, enfin, monsieur?... soupire la belle-mère, de plus en plus émue et saisissant fébrilement la main de sa fille, toute tremblante à ses côtés.

— Oh!... je ne dis pas... mais... vous savez... les règlements... Et madame est Russe?

— Hélas!... Mon père était...

— Russe aussi. C'est évident! C'est pas votre

L'auteur assista, le 15 décembre 1840, par un froid terrible, à l'arrivée du cercueil aux Invalides, et il raconte :

Il est midi et demi.

A l'extrémité de l'Esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffeteries jaunes, débouche gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège. En ce moment le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz.

Après les bonnets à poil de la gendarmerie de la Seine, les casques de cuivre de la garde municipale de Paris, puis les flammes tricolores des lanciers secouées par le vent d'une façon charmante. Fanfares et tambours.

... Le cortège, mêlé de généraux et de maréchaux, est d'un admirable aspect. Le soleil, frappant les cuirasses des carabiniers, leur allume à tous sur la poitrine une étoile éblouissante. Les trois écoles militaires passent avec une fière et grave contenance. Puis l'artillerie et l'infanterie, comme si elles allaient au combat; les caissons ont à leur arrière-train la roue de recharge, les soldats ont le sac au dos.

... La garde nationale à cheval paraît. Brouaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre pourtant; mais c'est une troupe sans gloire, et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit.

... D'interminables légions de garde nationale à

faute, je sais bien... Mais, vous concevez... (Se frottant le menton.) Oué!... oué!...

— Mais enfin, monsieur, vous ne voulez pourtant pas m'arrêter?... exclame la belle-mère, pâle, anéantie, des larmes dans la voix, et se laissant choir dans un fauteuil.

— Oh!... pourtant non, madame, faut pas avoir peur... Seulement, n'est-ce pas, c'est pour le contrôle; vous concevez... on est obligé d'observer les règlements. Pour n'avoir pas d'ennuis, y vous faudrait faire venir vos papiers de Russie.

— Quoi! ce n'est pas la peine. Je pensais rester ici encore deux semaines, mais puisqu'il en est ainsi, je partirai demain... ou après-demain, au plus tard.

— Oh! vous savez, madame, on n'en est pas à un jour près. Rassurez-vous et excusez le dérangement... N'est-ce pas, on a notre devoir, y faut qu'on le fasse, n'y a pas... C'est pas toujours bien agréable, allez... Eh bien, bonjour, mesdames, encore une fois, mille excuses!

*

Quand M. X. rentra pour dîner, il trouva sa femme et sa belle-mère toutes bouleversées et déjà occupées à faire les malles.

— Alors?... qu'y a-t-il?... que signifie?... fait-il, feignant la surprise — son ami venait de le mettre au courant.

— Pense donc, dit sa femme en lui prenant les mains, que la police est venue pour ma-ma...!

— Eh oui, pour moi!... interrompt belle-maman, encore tout effarée.

— La police!... Et pourquoi?...

— Pour me demander mes papiers.

— Alors, vous les avez montrés?...

— Mais, je n'en ai pas!

— Comment!... vous n'avez pas de papiers?... Et vous ne m'avez pas prévenu?...

— Mon Dieu!... est-ce que je savais...

— Mais, mais, mais, quelle imprudence!... fait le gendre, devenu tout à coup solennel. La police est obligée, à présent, d'être très sévère à l'égard des étrangers, des Russes surtout. Si vous me l'aviez dit à votre arrivée, j'aurais fait les démarches nécessaires. Tout de suite après dîner, j'irai à la police.

— Oh! c'est inutile, j'ai décidé de partir.

— Mais, pourquoi? Il y a peut-être moyen d'arranger les choses... J'essaierai.

— N'est-ce pas, sans l'alerte de ce matin — j'en suis encore toute malade et Frédérica aussi, voyez-la, elle est blanche comme neige — sans cette alerte, je serais restée encore deux semaines

pied défilent maintenant, fusils renversés comme la ligne, dans l'ombre de ce ciel gris.

... De temps en temps le cortège s'arrête, puis il reprend sa marche. On achève d'allumer les pot-à-feu qui fument entre les statues comme de gros bœufs de punch.

L'attention redouble, voici la voiture noire à frise d'argent de l'aumônier de la *Belle-Poule*, au fond de laquelle on aperçoit le prêtre en deuil; puis le grand carrosse de velours noir à panneaux-glaces de la commission de Sainte-Hélène; quatre chevaux à chacun de ces deux carrosses.

Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs.

Le char de l'empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, reparaît en même temps. L'effet est prodigieux.

On voit au loin, dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Elysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition. On dirait que ce cha-

nes, un mois, peut-être ; car je me plais beaucoup ici, mais...

— Eh bien, alors, maman... si Octave peut arranger les choses...

— Mais oui, belle-maman, restez, j'essaierai... ajoute, d'un ton neutre, M. X.

— Oh ! non, il vaut mieux partir. D'ailleurs, c'est le moment... Voici déjà deux mois que je suis absente. Papa doit trouver le temps long et commencer à s'impatienter. Quand la maîtresse de maison n'est pas là...

— Rien ne va, ça c'est vrai, fait le gendre d'un air convaincu. Lorsque Frédérica s'absente un jour seulement, je suis tout défausillé.

— Oui, oui, il vaut mieux rentrer. Je partirai demain soir.

— Enfin, si tu penses, maman... C'est dommage, tout de même.

— Oui, si vous pensez, belle-maman. Mais, je vous le répète, j'aurais pu...

— Non, non, c'est inutile ; merci, Octave. C'est égal, mes enfants, mes chers enfants, je ne pensais pas qu'un séjour aussi délicieux finirait si brusquement et de façon...

— Si tragique...

— C'est le cas de le dire ! Oh ! ces papiers ! ces tracasseries administratives ! ! ...

— Oh ! ne m'en parlez pas ; c'est une calamité ! Allons, viens, Frédérica, que je t'embrasse pour te remettre de tes émotions.

— Et moi, mon cher fils ?...

— Oh ! de grand cœur, belle-maman ; et sans préjudice pour le baiser du départ.

J. M.

PORQUIE ON SÈ MARYE

L'Épouâirau dièro de dzein lâi a que sè maryant ora. Vo n'ai rein qu'à lière lè z'annonce ! Et pu dâi dzein de veingt ans, de quaranta, de cinquanta, mimameint de houïtanta, de nonanta qu'on lâi compreind rein. N'ê jamé cartiulâ dein lo payâ dièro ein avâi d'onna' annâie, mâ on certain gnagnou l'avâi z'u fê lo compto et l'avâi trovâ que lâi avâi atant de fenne que d'hommo, et que cein l'êtai, que desâi, remâquâllio. Lo crâio asse bin.

Mâ cein que lâi arâi de plie tiurieux oncora, sarâi de savâi porquie bin dâi dzein sè maryant, du Eve et Adam que l'ant dan ètâ lè premi de tota la terra, à cein que diant pè Berna, iô l'ant retrouvâ lauz'acte de mariâdzo que l'êtai écrit dessu onna folhie de vegne. Prou su que dein clli teimpo lo papâi ètai trau tchê, ào bin qu'on ne cougnessâi pas oncora lo diton dâi protieu :

traine après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traine sa fumée.

... Au moment où le char-catafalque a paru, il était une heure et demie. Le char avance lentement. On commence à distinguer la forme.

Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent les cordons du poële impérial. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brod' d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule.

... Puis viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, en veste ronde, le chapeau rond verni sur la tête, les pistolets à la ceinture, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté, un sabre court à large poignée de fer poli.

Les salves continuent. En ce moment, le char est devant moi.

Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus

Ayez toujours du papier (timbré) dans vos poches.

Se Adam et Eve sè sant maryâ, l'êtai prau su que viquessant rein que lè dotti dein clli grand courti qu'on lâi desâi lo « Jardin d'Eden », l'avant poâre que lè dzein dèveseyant et l'ant fê on bet d'accordâïron po itre frô dâi crottie leingue. Et, du adan tant qu'ora, la moûda s'è continûie, et on sè marye po dâi z'affère bin diff'reint : lè z'on, po sè tenf lè pî ào tsaud po l'hivè, po avâi quauquon po lè soignâ quand sarant villo ; lè z'autre, po arriondi lau domaine, por cein que lau pliântâdzo totse lo courti à lau fenne ; ào bin oncora parce que l'ant fam d'avâi dâi bouïbo. Ein a mîmameint dâi dzouveno que preteindant que sè sant promet parce que ie s'amâvant. L'è verâi qu'ein a pas tant de cllia sorta.

La Marienna Sordou li s'êtai maryâ prau tard, à quaranta ans, avoué on corps qu'on lâi desâi Rupian et qu'avâi ètâ bin batsi. Clli Rupian rupâve à mèsoura tot cein que gagnâve, dâi coup la dzornâ ètai dza agaffâie devant d'itre affanâie. Lo desâi prau soveint : « Aprî ma mort, se vo mè trovâ pî cinq ceintimo, vo faut bin vo dere que n'ê pas z'u lesi de lè rupâ. »

Eh bin ! l'è clli corps que la Marienna Sordou l'avâi chè po son hommo, et quand on lâi dè-mandâve porquie, la poûra fenna fasâi dinse :

— Rupian mè devessâi on franc soixanta ceintimo que pouâve pas mè rebailli, et... ie l'è maryâ po ne pas tot pédre.

MARC A LOUIS.

ENTENDU

PILULES. Le papa de Mimi est docteur. Comme il habite la campagne, il s'occupe aussi des produits pharmaceutiques que doivent absorber ses malades ; chez lui, donc, on cause souvent poudres et pilules, remèdes qu'on avale sans dire « ouf ! » — parce qu'on sait qu'ils soutiennent les luttes les plus opiniâtres contre les microbes.

Mimi a l'intelligence précoce et l'œil observateur. Elle s'intéresse spécialement aux pilules, ces petites boules colorées, qui roulent si bien quand les doigts paternes les laissent choir...

Un jour, où il grêlait très fort, l'antique et vaste cheminée de la cuisine laissait passer les grêlons blancs, gros comme des noisettes. Emerveillée, Mimi considérait ces étranges choses qu'elle ne connaissait point. Se tournant vers son père et mettant en déroute sa gravité doctorale :

des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abeilles, qui la recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles effarés du soubassement, les quatorze Vioitures du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau....

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

... Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui traînent le char. Ce sont d'effrayantes bêtes, empanachées de plumes blanches jusqu'aux reins et couvertes de la tête aux pieds d'un splendide caparaçon de drap d'or, lequel ne laisse voir que leurs yeux, ce qui leur donne je ne sais quel air terrible de chevaux-fantômes...

— Papa, papa, fit-elle, regarde, il tombe des pilules !

*

L'ACCUEIL QU'ON FAIT AUX FILLES A COURTELARY.

— Il venait de naître la plus charmante des filles dans la maison Y. à Courtelary.

Un voisin, en passant, s'adresse au frère ainé de la chère petite nouvelle venue.

— Alors, mon gros, tu as une petite sœur, lui fait-il ?

— Oui, m'sieu.

— Tu l'aimes bien ?

— Oh ! un peu.

— Un peu ? Est-ce que tu veux me la vendre ?

— Oh ! on ne les vend pas, les filles, on les donne !

P.-S. — Il est à croire que les « traités de féminisme » seraient peu en honneur, là-bas.

A. S.

Rentrée tardive — Un étudiant, qui a coutume de rentrer tard, arrive l'autre matin, vers 3 heures, à la porte de son domicile et s'aperçoit qu'il n'a pas de clef.

Il sonne le concierge.

Celui-ci, un vieux grognard, après un long moment, se décide enfin à venir à la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, M. Arthur X.

— C'est encore vous ! Je n'ouvre pas. Votre maître de pension m'a expressément recommandé de ne pas vous ouvrir, s'il vous arrivait une fois d'être sans clef. Il veut que vous vous corrigiez de cette fichue habitude de rentrer tard.

— Oh ! monsieur François, ouvrez-moi, je vous en prie. Encore cette fois. Je rentrerai plus tôt, désormais.

— Non, non, c'est inutile ; y faut que ça finisse !

— L'étudiant glisse à travers la grille une pièce de vingt sous dans la main du concierge. La porte s'ouvre aussitôt.

Une fois entré, notre jeune homme qui, comme tous les étudiants n'est pas un Crésus, feint d'avoir oublié un livres sur le mur d'en face, « où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre. »

— Vous dérangez pas, fait le concierge, attendri et repentant, je vais vous le chercher.

Aussitôt l'étudiant de refermer la porte.

Lorsque le concierge, qui n'était qu'à demi-vêtu, veut rentrer :

— Ah ! m'sieur François, vous connaissez le prix ; c'est vingt sous. Je n'ouvre pas à moins.

Force fut donc à m'sieur François de rendre la pièce qu'il venait de recevoir.

L'étudiant ouvrit la porte et disparut lestement dans le noir de l'escalier.

Le secret postal. — Un monsieur demandait l'autre jour à son facteur s'il avait quelque chose pour lui.

— Oui, monsieur, une carte postale ; mais je sais pas ce que c'est ; j'ai pas seulement eu le le temps de la lire.

Le poivre sorcier. — On connaissait déjà les propriétés du poivre de Cayenne ; on n'avait pas encore eu l'idée de s'en servir comme colorant. Un docteur a fait de curieuses observations sur la coloration artificielle des oiseaux. Il a remarqué que les serins, nourris avec du poivre de Cayenne, changent de couleur et passent du jaune au rouge.

On a obtenu des résultats identiques en opérant sur des poules blanches ; on peut alors s'en servir comme de baromètres, car elles indiquent le changement de température par un changement de nuance très appréciable : le jaune de leurs œufs est rouge vif.

Si au lieu de poivre, on se sert de la racine d'orcanète, on obtient un rouge violet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.